Chronique

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **10 (1902)**

Heft 38

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE.

* **Statistiques anciennes-catholiques.** — D'après le *Oud Katholiek*, le nombre des anciens-catholiques, dans les Pays-Bas, était, en *1869*, de 5,287; en *1879*, de 6,251; en *1889*, de 7,687; en *1899*, de 8,754.

Le *Katholik* de Berne (22 février 1902, p. 69-70) a publié l'article suivant:

Aus der altkathol. Kirche Österreichs. Im Jahre 1901 kamen in den deutschen Gemeinden der altkatholischen Kirche Österreichs vor: 577 Taufen, 216 Trauungen, 344 Sterbefälle, 1578 Beitritte und 105 Austritte. Es fand somit eine Vermehrung um 1706 Seelen statt und betrug die Seelenzahl am 31. Dezember 1901 im ganzen 19,117. Hiervon entfallen auf:

	Taufen	Trauungen	Sterbefälle	Beitritte	Austritte	Seelenzahl
Deutschböhmen . .	430	138	257	701	63	13,905
Niederösterr. (Wien)	39	20	27	79	9	2,506
Steiermark	21	24	8	306	18	943
Oberösterreich (Ried)	3	3	5	13	1	241
Mähren (Schönberg)	84	31	47	479	14	1,522

Überdies werden aus der tschechischen altkatholischen Gemeinde mit dem Sitze in Prag gemeldet 17 Taufen, 14 Trauungen, 11 Sterbefälle, 209 Beitritte, 11 Austritte, Seelenzahl bei 500.

Im ganzen also: 594 Taufen, 230 Trauungen, 355 Sterbefälle, 1787 Beitritte, 116 Austritte, 19,617 Seelen. Jahreszuwachs 1910 Seelen.

Indem wir mit grosser Freude dem ausdrücklichen Wunsche, die vorstehende offizielle Mitteilung in unserm Blatte zum Abdruck zu bringen, hiermit nachkommen, geben wir uns der Hoffnung hin, dass die österreichische Schwesterkirche bald einmal ihre Genossinnen in andern Ländern an Grösse überrage. Damit wird aber auch ihre Sorge immer grösser werden, wie genügender geistlicher Nachwuchs zu gewinnen sei. In absehbarer Zeit wird an die

Errichtung einer theologischen Studienanstalt in Österreich kaum zu denken sein. Wir halten eine solche kostspielige Neuschöpfung vorerst auch nicht für nötig, sondern glauben, dass z. B. die theologische Fakultät in Bern vollkommen ausreiche. Ein Mittel, die altkatholische Bewegung in Österreich zu fördern, besteht daher darin, den Behörden, die mit der genannten Fakultät in Beziehung stehen, die Zusicherung von Stipendien an österreichische altkatholische Studenten der Theologie möglich zu machen. Wir haben schon wiederholt der Meinung Ausdruck gegeben, dass auch Geistliche, die bisher im römischen Kirchendienst standen und keine Gelegenheit hatten, sich mit dem altkatholischen Kirchenwesen näher bekannt zu machen, gut thäten, mindestens etwa zwei Semester an der theologischen Fakultät zuzubringen, bevor sie in einer altkatholischen Kirche eine Stelle übernehmen.

Diese Frage ist wiederholt auf Kongressen zur Sprache gekommen, ohne dass bisher in der Sache sehr viel geschehen wäre. An die Veranstaltung einer neuen Kollekte oder an die Einführung einer neuen Steuer denken wir selbst nicht. Allein wenn reiche Leute für Österreich etwas thun wollen, so empfehlen wir ihnen sehr, etwa dem christkatholischen Synodalrat Mittel zu verschaffen, um altkatholischen Studenten der Theologie, die vom österreichischen Synodalrat an die bernische theologische Fakultät geschickt werden, ausreichende Stipendien zu verabfolgen. Wir können dafür bürgen, dass kein Rappen, der dem Synodalrat zu diesem Zweck übergeben wird, anders verwendet wird. Auch ist es ganz selbstverständlich, dass nur solche Kandidaten berücksichtigt würden, die eine förmliche Empfehlung von seiten des österreichischen altkatholischen Synodalrats vorweisen und sich verpflichtet haben, in den Dienst der altkatholischen Kirche Österreichs einzutreten.

* **L'Eglise orthodoxe de Grèce et Léon XIII.** — Dans *l'Européen* du 8 février 1902, M. Pierre Quillard a publié un article très intéressant, dont voici quelques passages. L'auteur confondant les mots « catholique » et « papiste », nous prenons la liberté d'ajouter le mot « romain » au mot « catholique » pour qu'il n'y ait pas méprise.

« Dans sa lettre apostolique aux évêques grecs du rite latin touchant l'institution à Athènes d'un séminaire catholique pour les clercs de langue grecque, Léon XIII avait pris soin de satisfaire au sentiment national des Hellènes en célébrant à la fois la gloire des sages antiques et celle des plus anciens martyrs et confesseurs, la pensée d'Aristote revivant en Thomas d'Aquin et les rites de l'Eglise primitive conservés dans la liturgie byzantine. Seulement

vers la fin de la lettre, il parlait de l'union des Eglises et encore invoquait-il la Vierge « sous le nom gracieux et vrai » de *Panaghia* que les Hellènes lui donnent de préférence à tout autre.

Mais ni dans la presse, ni auprès du gouvernement, ni au patriarcat de Phanar, il n'a rencontré le bienveillant accueil qu'il se voulait concilier; et en des termes différents l'hostilité vivace des Grecs envers Rome et l'Occident latin lui a été signifiée de toutes parts.

Dans l'*Asty*, M. J.-M. Lambergis manifeste d'abord, en employant les tropes les plus lyriques, une vive reconnaissance à l'égard du pape pour toute la partie de sa lettre consacrée à exalter les grands hommes et les grandes œuvres du passé:

Depuis les temps de Byron et de Chateaubriand, nous n'avions pas entendu des accents qui flattent avec tant d'émotion non seulement nos reliques vénérables, mais nous-mêmes en tant que gardiens sacrés des saintes traditions.

Pour ceux qui ignoreraient la bienveillance de Léon XIII envers les moines catholiques (romains) officiant en grec à Rome même et ses efforts pour l'enseignement de la langue grecque aux Hellènes catholiques, à Constantinople et à Smyrne, la dernière encyclique suffirait peut-être à leur inspirer l'espoir d'une réconciliation prochaine qui terminerait le schisme et restituerait l'unité.

Mais cette espérance est vaine: car le pape ne renonce pas à revendiquer pour le trône de Pierre la suprématie sur toutes les Eglises, et le point essentiel de l'encyclique c'est en somme qu'il veut par la fondation d'un séminaire renforcer les institutions latines en Orient et augmenter l'activité de leur apostolat. Or, les institutions actuelles sont déjà plus que suffisantes:

Trop nombreuses en proportion des besoins de leurs fidèles, les institutions catholiques (romaines) dans les pays hellènes, disposant des moyens que l'Occident leur fournit libéralement tournent leurs armes non contre ceux qui ne croient pas au Christ, mais contre les populations orthodoxes, soit dans la pensée d'accomplir une œuvre qui plaît à Dieu, soit pour justifier leur existence, soit pour d'autres fins encore plus secondaires, par exemple en vue d'établir telle ou telle suprématie politique.

Il en advient que la langue grecque y est négligée au profit des langues européennes et que les orthodoxes troublés dans leur foi, cessent d'être vraiment orthodoxes sans devenir à proprement parler catholiques.

« L'admiration sincère pour la Grèce qui embellit de sa fleur l'encyclique papale » encourage M. Lambergis à une critique plus grave encore. Le clergé occidental dans les pays grecs est en majeure partie d'origine étrangère: les armes forgées au séminaire catholique (romain) ne seront pas dirigées par les faibles mains des Hellènes, mais par d'autres mains plus puissantes.

Les bataillons des moines qui font campagne en Orient, ne placent le Christ qu'au second rang et pour appeler un chat un chat ils combattent pour la domi-

nation de la France, de l'Italie ou de l'Allemagne. Le moine français par exemple, s'il avait la puissance de Deucalion et que les pierres jetées derrière lui devinssent des hommes, préférerait les voir athées que catholiques italiens ou allemands.

C'est une propagande paradoxale que celle du catholicisme (romain) entreprise au nom de la France, qui sourit à l'athéisme de l'Italie qui a dépouillé le pape, et de l'Allemagne qui est hérétique. Mais c'est un paradoxe encore plus extraordinaire que ces ennemis du catholicisme (romain) chez eux aillent combattre pour lui dans le pays que l'encyclique papale représente comme l'héritier des traditions primitives et en l'honneur de qui Léon XIII entonne un hymne si enthousiaste.

Ainsi les Grecs ne peuvent faire à l'encyclique qu'une seule réponse: ils sont prêts à tendre la main à quiconque est prêt à accepter la doctrine des sept conciles œcuméniques sans y rien ajouter et sans en rien retrancher.

Dans l'*Anaplasis*, le professeur de théologie, Diomédès Kyriakos critique avec moins de ménagement la lettre du pape.

Il insiste sur quatre points:

1° La fondation à Athènes, d'un séminaire catholique (romain) n'est point un fait aussi simple qu'on le croirait à première vue. Rien de plus inoffensif, semble-t-il, que d'instruire à Athènes et non à Rome, les prêtres hellènes catholiques. Mais en réalité on créera dans la capitale même du royaume un centre d'action pour le prosélytisme papiste en Orient, prosélytisme nuisible à l'Eglise orthodoxe qui est l'Eglise du peuple hellène. Dans tout l'Orient, en Asie Mineure, en Syrie, en Palestine, en Egypte, les missionnaires catholiques (romains) font une propagande active parmi les Hellènes. Le séminaire futur serait naturellement le centre commun de toutes les actions isolées.

2° Tout ce que dit le pape au sujet du philhellénisme qui lui a inspiré de fonder ce séminaire n'est guère convaincant. Qu'il ait remis en honneur la philosophie de Thomas d'Aquin, cela ne prouve point non plus son philhellénisme; car la philosophie de ce théologien scolastique aristotélisant n'est pas la philosophie d'Aristote, mais une doctrine défigurée et transformée selon les préjugés du moyen âge. Il en est de même de la restauration à Rome du collège de Saint-Athanase où l'on prépare des missionnaires grecs pour l'Orient, c'est-à-dire des ennemis de l'hellénisme; il en est de même de l'exaltation en 1880, des Saints Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves, que le pape réclame comme envoyés de Rome alors qu'ils étaient moines hellènes de Thessalonique, envoyés de Constantinople; il en est de même encore de la fondation du Lycée Léonin, à Athènes, en 1890, qui ne se conforme pas aux lois du royaume en admettant pour ses élèves un profes-

seur orthodoxe. Quant à la bataille de Lépante en 1571, et à l'accueil fait par Pie VII, en 1821, aux réfugiés hellènes, on n'en saurait arguer en faveur du philhellénisme des papes dans le passé; car la bataille de Lépante n'eut point lieu pour la délivrance de la Grèce, mais pour restituer en pays grec la puissance franque, c'est-à-dire un joug plus pesant que le joug turc lui-même; et on sait aussi que sous Pie VII, les seuls Hellènes qui ne prirent point part à « la lutte sacrée » furent les Hellènes catholiques (romains).

3° Le pape, en proposant la réconciliation des Eglises, n'entend point qu'elle se fasse sur le pied de l'égalité, mais bien en subordonnant l'Eglise hellénique à celle de Rome. Dans le passé, les Eglises d'Orient, comme celles d'Occident, étaient autocéphales, et reconnaissaient une primauté seulement honorifique aux évêques de Rome, de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. Ce genre de suprématie n'a pas suffi à l'évêque de Rome, il a subordonné à son siège les Eglises d'Occident et aurait fait de même pour celles d'Orient si le schisme n'y avait mis ordre. Depuis le schisme, le papisme a tenté et tente toujours d'établir en Orient son autorité despotique.

Mais ses tentatives ont échoué dans le passé et échouent aujourd'hui et échoueront dans tous les temps, tant que le soleil suivra sa route.

4° Le pape prétend à tort que la Grèce ne perdrait rien à l'union avec Rome. Elle perdrait tout au contraire, au point de vue religieux et au point de vue national. Au point de vue religieux, l'Eglise hellénique a conservé en effet le christianisme primitif, ainsi que l'ont reconnu les premiers théologiens de l'Occident, comme Döllinger. Au point de vue national, elle s'est toujours associée au destin du peuple; elle n'a jamais agi contre les intérêts helléniques; au contraire, elle a été au premier rang dans toutes les luttes nationales et elle vit en pleine harmonie avec le pouvoir civil, et concourt à tous les progrès du libéralisme. L'Eglise papiste, au contraire, a altéré les traditions primitives; elle est en lutte avec le pouvoir civil, hostile aux progrès libéraux et veut fonder un Etat dans l'Etat. L'union de la Grèce avec l'Eglise catholique (romaine) équivaudrait à un suicide. Elle écarterait d'elle toutes les populations helléniques de l'Orient où se trouve son principal avenir et dont le principal lien avec elle est l'orthodoxie.

Que l'on ne s'imagine pas à Rome que, pour avoir avec les Slaves des désaccords politiques, nous soyons prêts à nous séparer d'eux un jour au point de vue religieux... Et quant aux avantages que nous retirerions de la part des puissances occidentales dans le cas de l'union avec Rome, ils sont imaginaires; car aujourd'hui la politique des peuples n'est plus dirigée par les sentiments religieux, mais par d'autres causes d'une nature plus matérielle. Le papisme n'exerce plus d'influence sur la politique des nations; et l'on sait en quels rapports d'hostilité sont à son égard aujourd'hui la France, l'Italie et l'Espagne et toutes les puissances de race catholique (romaine).

Les *Kairoi* qui représentent l'état d'esprit « nationaliste » et ont été pour beaucoup dans les troubles d'Athènes, n'auraient garde de se signaler par leur modération. Ils relèvent et reprennent tous les griefs historiques et concluent en des termes d'une extraordinaire violence :

L'Eglise de Rome a tout mis en œuvre, mensonge et calomnie, pour perdre l'Eglise orthodoxe. Elle a prêché des Croisades qui ont détruit l'empire byzantin et favorisé la conquête musulmane. Elle a tout fait pour latiniser l'hellénisme ; elle s'est servie de la ruse et de l'intimidation pour soumettre notre race au papisme . . . L'encyclique nous invite à la servitude. Le pape oublie qu'il cherche à unir deux esprits inconciliables depuis des siècles, à nous asservir, nous, les Hellènes représentant la vérité religieuse et l'esprit du christianisme, au papisme qui, de fait, ne représente pas l'Eglise chrétienne.

Le gouvernement grec, de son côté, a eu immédiatement l'occasion de manifester ses sentiments. Dès que l'encyclique eut été publiée, le délégué apostolique de S. S. Léon XIII à Athènes, l'archevêque Delenda a soumis au ministère des Cultes une demande en autorisation pour l'ouverture d'un séminaire catholique (romain). Le catholicisme (romain) jouit en Grèce de la plus complète liberté, à tel point que son clergé ne dépend pas du ministère des Cultes et est composé en notable partie d'étrangers. Mais la Charte interdit expressément le prosélytisme. Au Conseil des ministres, M. Mompherratos a présenté un rapport verbal sur l'affaire : les conclusions sont défavorables à la demande, par le motif que l'établissement d'un séminaire catholique (romain) à Athènes est en opposition avec les lois canoniques de l'Eglise grecque.

Le patriarcat de Constantinople qui exerce dans le monde orthodoxe une sorte de suprématie tout au moins honorifique, s'est prononcé par une note brève et agressive de l'*Ekklesiastiké Alétheia*. Il estime que la lettre du pape ne fera qu'augmenter d'une unité le nombre des documents de ce genre. D'ailleurs « les gens du Vatican sont pardonnables » : l'Occident leur échappe peu à peu, le *Los von Rom* retentit dans des pays jadis fidèles : ils se tournent donc maintenant vers l'Orient orthodoxe.

Mais l'Orient orthodoxe leur a toujours montré très clairement et en plein accord avec son passé de gloire quelle était la seule véritable route, la seule possible vers l'entente et l'unité, le seul terrain ecclésiastique solide et inébranlable d'où ils se sont écartés depuis des siècles par des innovations antiévangéliques dans le dogme et la discipline ecclésiastiques non pour leur bien, certes, ni pour celui du christianisme universel. »

* **Le jubilé de M. l'archiprêtre Yanischeff.** — On lit, dans le n° 1 (1902) du « Messager ecclésiastique » de St. Pétersbourg : « . . . M. l'archiprêtre Yanischeff n'a cessé de servir l'idée de la reconstitution de l'unité du monde chrétien. C'est son activité dans cette sphère qui l'a rendu non seulement connu, mais très populaire et très estimé dans les cercles des savants théologiens de l'occident

qui se sont mis au service de cette grande et noble idée. Ami de Dœllinger, de Reinkens et de beaucoup d'autres théologiens anciens-catholiques, membre assidu de leurs congrès, M. Yanischeff occupera avec eux une place marquante dans l'histoire de ce mouvement si remarquable, qui a pour but final la réalisation de la prière du Christ: Que tous soient un!... »

* **Une contradiction romaine sur l'eucharistie.** — La *Revue* a déjà indiqué les fluctuations et même les contradictions des théologiens romanistes en matière eucharistique (v. n° 24, 1898, p. 778-793). En voici une nouvelle, dans la *Revue du clergé français* du 15 décembre 1901. — D'une part, M. Bricout, directeur de cette *Revue*, reconnaît que, dans l'ancienne Eglise, « la *théorie* (remarquez cette expression) de la conversion substantielle, de la *transsubstantiation* ne faisait pas encore partie de l'enseignement officiel de l'Eglise » (p. 181); que l'Eglise se contentait alors d'enseigner la présence réelle, « insistant même, parfois, *plus que nous ne le ferions aujourd'hui*, sur la présence *spirituelle* »; que cette présence réelle et spirituelle était considérée comme une « présence *personnelle* de l'Homme-Dieu dans l'eucharistie », en ce sens que, « *sans quitter* le ciel et la droite de son Père, il *agit* dans l'eucharistie *comme nous agissons sur les êtres qui nous touchent et qui nous entourent* » (p. 182). Nous sommes de l'avis de M. Bricout, en ajoutant toutefois que la transsubstantiation ne faisait partie ni de l'enseignement *officiel*, ni de l'enseignement *non officiel*; on ignorait et le mot et la chose. Les chrétiens matérialisants (car il y en a toujours eu) avaient des tendances à expliquer grossièrement le changement ou mystère; mais les autres théologiens n'avaient que des explications spiritualistes, complètement étrangères à une transsubstantiation. Aussi M. Bricout semble-t-il ne pas tenir à ce mot, lorsqu'il dit: « Qu'importe? » Ce mot n'a, en effet, aucune importance, puisque l'ancienne Eglise s'en est passée. — D'autre part, à la p. 221, M. V. E., rendant compte de l'ouvrage de l'évêque Gore sur le corps du Christ, lui reproche de rejeter ouvertement la transsubstantiation et de n'admettre qu'une présence objective et spirituelle. « On ne voit pas très bien, dit-il, en quoi peut consister une présence à la fois *objective* et *spirituelle* ». Pardon. On peut le voir suffisamment, si l'on y regarde attentivement, attendu que ces deux expressions ne sont nullement contradictoires: les choses spirituelles sont aussi des réalités, surtout en matière religieuse. D'ailleurs, M. V. E. voit-il très bien en quoi peut consister la transsubstantiation physico-chimique du pain et du vin au corps actuel et au sang actuel de J.-C.? Que devient dès lors son grief?

*** Une discussion sur l'Ecriture Sainte: M. Loisy et la Revue thomiste.** — A propos du nouveau *Dictionary of the Bible* et de l'article que M. Sanday y a écrit sur J.-C., M. l'abbé Loisy a dit: « Cet article laisse dans l'esprit du lecteur une impression un peu confuse, parce que les données de Jean y sont juxtaposées à celles de la synopse, suivant le procédé ordinaire des concordistes. On n'a pas vu que *le quatrième Evangile est symbolique dans les discours,* ce que Jean (XVI, 25) fait proclamer par le Christ lui-même, *et dans les récits,* ce qui ressort clairement de tous, mais surtout des plus développés, par exemple l'aveugle-né et Lazare, dont l'auteur prend soin de donner la clef (Jean IX, 5, 39; XI, 25-26). Ce point reconnu, rien n'empêche d'examiner les textes plus librement et de façon plus objective. *Il y a impossibilité absolue à concilier entre eux les documents évangéliques, lorsqu'on leur attribue le même caractère de rigoureuse historicité.* L'harmonie du quatrième Evangile avec les trois premiers n'existe que si l'on maintient Jean à la hauteur où il a voulu se mettre, si on ne le rabaisse pas au niveau d'une chronique, si l'on y voit *l'Evangile spirituel, le commentaire théologique et mystique de la synopse,* un monument qui domine l'histoire et qui n'a pas de commune mesure avec les simples relations de faits et de discours. »

Dans la *Revue thomiste* de mars 1901, p. 90, Mr. Th.-M. P. combat ainsi ce point de vue: « Si M. l'abbé Loisy nous demandait de reconnaître que sa manière d'entendre l'Ecriture Sainte (et en choses assez notables, semble-t-il) n'est pas nouvelle; que de tous temps l'Eglise l'a entendue ainsi; que tel est le sentiment unanime des Pères, *il nous serait plutôt difficile d'y consentir.* Et nous voudrions même, pour plus de sûreté, connaître, avant de donner notre adhésion, *ce que l'on pense à Rome* de cette méthode vraiment par trop indépendante. »

On voit que le théologien de la *Revue thomiste* éprouve des difficultés au sujet de cette méthode, qui lui paraît « vraiment par trop indépendante »; qu'il ne sait pas au juste à quoi s'en tenir d'après ses propres principes théologiques, manifestement insuffisants; et que, finalement, pour savoir ce qu'il croit ou ce à quoi il doit donner « son adhésion », il ne connaît que le critérium de M. Brunetière: « Allez le demander à Rome! »

*** Une discussion sur S. Liguori: Réponse du P. Mandonnet, dominicain, au P. Brucker, jésuite, et au P. J. Kannengieser, rédemptoriste.** — Il faut savoir que le P. Brucker, défenseur du probabilisme de sa Compagnie, prétend avoir pour lui Alphonse de Liguori, et cherche à déprécier non seulement le décret d'Innocent XI contre le probabilisme (1680), mais encore les PP. Concina et

Patuzzi, théologiens antiprobabilistes. Le P. Mandonnet, non moins hostile au probabilisme que Concina et Patuzzi, revendique aussi pour lui Alphonse de Liguori, reproche au P. Brucker de fausser la doctrine de Liguori, et au P. Kannengieser de n'avoir même pas lu Patuzzi, attaqué par lui. La question est intéressante, le débat vif, et nos lecteurs liront avec intérêt cette note du P. Mandonnet, extraite de la *Revue thomiste*, septembre 1901, p. 475-478.

« Le R. P. Brucker consacre une longue note (*Etudes* du 20 mars 1901, p. 781-782), c'est-à-dire un hors d'œuvre, pour faire déposer S. Alphonse de Liguori contre les Pères Concina et Patuzzi, dans la pensée évidente d'amoindrir leur autorité. Pour le P. Brucker, S. Liguori est « un témoin qui ne saurait être récusé » ; aussi prierai-je le R. P. d'accepter son témoignage jusqu'au bout.

« La position de Concina comme théologien est très claire. Quand il eut écrit ses deux ouvrages fondamentaux, l'*Histoire du Probabilisme* (1743) et sa *Théologie chrétienne* dédiée à Benoît XIV, le pape et les personnages les plus qualifiés de la cour romaine l'en félicitèrent très hautement comme d'un grand bienfait rendu à la saine doctrine... Tandis que les écrits de Concina étaient loués par les premières autorités ecclésiastiques et que, malgré leur nombre et la vivacité de leur polémique, pas un seul n'a été l'objet d'une censure de la part de l'Eglise, les livres de ses adversaires sont allés peupler le catalogue de l'Index, quand ils n'ont pas été l'objet de condamnations plus spéciales. Contre ces faits et cette position, rien ne peut prévaloir, pas même le jugement de S. Liguori, *si le jugement de S. Liguori était ce qu'imagine le R. P. Brucker. Heureusement il n'en est rien.*

« Tout le monde sait, *sauf les probabilistes*, que la carrière doctrinale de S. Liguori comprend deux phases. Une première où il marche à la suite de Busenbaum. C'est la période probabiliste. C'est alors qu'il écrit à son éditeur de Venise, en lui envoyant le 1er Tome de sa Théologie morale: « Je suis heureux d'apprendre que vous le ferez reviser par un Père jésuite, parce que si c'était un Père dominicain, ceux-ci suivant aujourd'hui le P. Concina, il rejetterait un grand nombre de mes opinions comme larges; je m'attache d'ordinaire en effet aux opinions des Pères jésuites et non plus à celles des dominicains, les opinions des premiers n'étant ni larges ni rigides, mais justes ». *Lettere di S. Alfonso Maria di Liguori*, Parte secunda, Roma, sans date (1890), p. 23. Les critiques de Liguori contre Concina et Patuzzi sont contemporaines des convictions probabilistes du saint et en sont la conséquence.

« Quelques années plus tard, à la suite des polémiques de Patuzzi contre ses théories probabilistes, S. Alphonse répudia ses

anciennes doctrines et passa au probabiliorisme. « Je suis, écrivait-il, le vrai probabilioriste: *Io sono il vero probabiliorista* » (l. c., p. 344). Aussi ne trouve-t-on plus, pendant cette période de sa vie, les jugements défavorables portés jadis contre Concina et Patuzzi. Il parle par contre *de la bonne mémoire de Patuzzi*, en se conformant à cette occasion à l'opinion de son ancien adversaire (p. 353). Plus tard encore, il fait appel au témoignage de Patuzzi, comme ayant le plus de poids, et invoque surtout l'autorité des théologiens dominicains. Mais ce qui est infiniment plus catégorique, c'est que le probabilisme et les opinions des jésuites qu'il avait jadis qualifiées de justes *sont formellement rejetées*. Le saint y revient dans sa correspondance jusqu'à satiété. « Je ferai savoir à tout le monde que je ne suis pas la doctrine des jésuites, *mais que je la réprouve. Faro noto a tutti ch' io non seguito la dottrina de' Gesuiti, anzi la riprovo* » (p. 459). « Prêchez et publiez tous que nous sommes contraires, et moi tout le premier, aux doctrines des jésuites. *Predicatelo e pubblicatelo tutti che noi siamo contrarì ed io il primo, alle dottrine de' Gesuiti* » (p. 406). Voyez aussi la répétition des mêmes jugements, p. 334, 335, 370, 396, 404, 406, 420, 477, 487, 490. S. Liguori va même jusqu'à considérer comme une *tache* qu'on le qualifie en morale de probabiliste et de tenant des jésuites (p. 477). Il est manifeste que, dans cet état d'esprit, et ayant évolué si nettement vers les doctrines probabilioristes, S. Liguori a virtuellement révoqué ses jugements antérieurs sur Concina et Patuzzi. Le R. P. Brucker a donc fait *œuvre de partisan* en mettant sous les yeux de ses lecteurs *les seuls jugements de S. Liguori antérieurs à son évolution doctrinale*. Quant à l'affirmation finale du R. Père qu'*on a pu dire que le probabilisme était, en quelque sorte, canonisé en la personne d'Alphonse de Liguori* (p. 799), je me refuse à *qualifier pareille proposition* après les textes cités de S. Liguori: *il est des partis pris contre lesquels l'évidence elle-même ne peut rien.*

« Le R. P. Brucker qui ne manque aucune occasion de *sortir de son sujet, comme s'il s'y trouvait mal à l'aise*, nous parle aussi, sans qu'on puisse exactement savoir pourquoi, de *science moyenne* et de *prémotion physique* (p. 799). Puisque le R. Père m'en fournit l'occasion, je citerai aussi sur les matières de la grâce S. Liguori, qu'un autre jésuite, le P. Schneeman, a réclamé comme moliniste, en vertu de ce raisonnement: S. Liguori a recommandé la théologie de Tournély, et celui-ci est déclaré, par Billuart, moliniste de pied en cap. Donc... *Die Entstehung und weitere Entwicklung der thomistisch-molinistichen Controverse*, Fr. i. B., 1879, p. 4. J'opposerai à cela des raisonnements moins compliqués et moins savants. S. Liguori, sans passer par Tournély ni Billuart, nous

déclare directement lui-même qu'il repousse également les doctrines des jésuites sur la morale comme sur la scolastique: *espressamente ho riprovate le dottrine de' Gesuiti circa la Morale e circa la Scolastica* (Lettere, l. c., p. 404; voyez aussi p. 396); et sur les questions spéciales de la grâce, ses affirmations sont tout aussi expresses: « Que Votre Seigneurie illustrissime sache et dise à tout le monde que, dans mon livre sur le concile de Trente, je ne suis pas favorable à la doctrine scolastique des jésuites qui défendent *mordicus* la science moyenne, tandis que je la combats de propos délibéré. *Non sono favorevole alla dottrina scolastica de' Gesuiti, che difendono mordicus la scienza media, ma di proposito io l' oppugno* » (p. 370). Et ailleurs: « Quant à être partisan des doctrines des jésuites, je me suis déclaré, dans mes œuvres imprimées, contraire à elles, aussi bien en morale, comme on le voit dans mon livre, qu'en scolastique, puisque dans mon ouvrage dogmatique sur le concile de Trente (à la session VIe, dans le traité par moi ajouté: *Du mode dont opère la grâce*, au § 2, p. 109, n° 110 et suiv.), je me suis opposé à la doctrine des jésuites » (p. 494). Mais tout cela n'empêchera pas les probabilistes et les molinistes de répéter demain que S. Liguori est leur confrère, et que par sa proclamation comme docteur de l'Eglise, ce sont leurs doctrines qui ont été canonisées. Par contre, des esprits réfléchis reconnaîtront que bien pauvres sont des opinions qui ne croient pouvoir subsister que par l'emploi de *semblables subterfuges.*»

Et encore: « Le R. P. Brucker déclare répéter (p. 781) que le P. Patuzzi s'est occupé du décret (d'Innocent XI) *surtout* dans le second volume de ses lettres. Et moi je répète au R. Père que Patuzzi s'en est *surtout* occupé dans son VIe volume, parce que, indépendamment des longues discussions qu'il a instituées en cet endroit, il y a publié une nouvelle copie notoriée du décret, et il a surtout publié en appendice des documents originaux très importants sur la question relative à Gonzalez et au décret. Le R. P. Brucker ajoute: « Dans un post-scriptum à sa V^e^ lettre, datée du 18 décembre 1754, le P. Balla réplique déjà aux Ve et au VIe volumes de Patuzzi. » Et moi j'ajoute que le P. Patuzzi répond lui-même à cette dernière réplique du P. Balla dans ses *Osservazioni sopra vari punti d'istoria letteraria*, Venezia, 1756, 2 vol., dans le T. II, p. 380-463, dans lequel il publia une nouvelle collection de documents sur cette même question, p. LVII-CXXIX.

« Le R. P. Brucker se croit autorisé à déclarer que Patuzzi « a l'habitude de chanter bruyamment victoire, alors qu'il a dépensé contre ses adversaires beaucoup plus d'assertions tranchantes et d'injures que de bonnes raisons ». A cela je répondrai que ce procédé est beaucoup plus celui des adversaires de Patuzzi que le

sien propre, et qu'en fait de chant, c'est-à-dire de vaines formules de rhétorique, *ils sont à l'octave au-dessus . . .* »

Enfin : « Le R. P. J. Kannengieser, de la Congrégation du St-Rédempteur, a cru pouvoir écrire, en parlant du premier ouvrage de polémique du P. Patuzzi avec St. Alphonse de Liguori : « C'était un pamphlet plutôt qu'un ouvrage théologique ». *Dictionnaire de théologie catholique*, t. I, col. 911. Ces paroles témoignent assez *que le R. P. n'a pas lu une seule page* de ce qu'il nomme un pamphlet. Cet écrit de Patuzzi est l'œuvre d'un théologien de profession et d'un théologien de marque. Je puis mettre sous les yeux du R. P. Kannengieser, s'il le désire, les deux écrits où Patuzzi combat le système encore en élaboration de S. Liguori, et il verra s'ils comportent pareille qualification. Faute de mieux, le R. P. aurait pu lire avec plus d'attention les lettres du fondateur de sa congrégation. Il y aurait vu que Patuzzi était un théologien et non un pamphlétaire. C'est l'année même de la première polémique du dominicain vénitien avec l'évêque de Sainte-Agathe, que celui-ci qualifie le premier : Mon très estimé P. Patuzzi, *il mio stimatissimo P. Patuzzi.* Et dans la même lettre : « J'estime beaucoup le P. Patuzzi et le P. Berti, parce que ce sont des hommes vraiment savants, *perchè sono uomini veramente dotti.* » (Lettere, l. c., p. 205) ; et il répète ailleurs ce témoignage (p. 209). Le R. P. Kannengieser aurait mieux fait de lire Patuzzi pour apprendre aux lecteurs du *Dictionnaire de théologie catholique* sur quels points S. Alphonse, en conséquence des observations de son critique, avait modifié son système pour le conduire à sa constitution finale . . . »

* **Quelques aveux du P. Didon.** — La « Revue des Deux Mondes » (1er et 15 février 1902) a publié une correspondance inédite et fort intéressante du P. Didon à un ami laïque. Il y est souvent question du Christ et du christianisme, de la nécessité de faire son devoir et de savoir souffrir ; pas un mot ni du pape, ni de l'Eglise romaine, ni de l'infaillibilité. Ces choses tenaient fort peu de place dans son esprit, si même elles en tenaient. « La bas », disait-il avec plus de dédain que d'estime, en parlant de Rome. Le cas qu'il faisait de la théologie catholique-romaine, de la française surtout, on le voit dans les extraits suivants ; c'est instructif.

Dans une lettre datée de Leipzig, 6 mai 1882, on lit : « L'élément religieux de l'Université de Leipzig m'a naturellement plus intéressé. Or, savez-vous, cher ami, combien d'étudiants suivent la faculté de théologie ? Plus de 500. Vingt maîtres enseignent là. J'ai observé de près l'objet de leur enseignement, pour en mesurer l'étendue et la portée ; je l'ai comparé en esprit, avec l'enseignement théologique supérieur qui est donné en France et que je

connais bien ; et savez-vous quel est le résultat de mon observation et de ma comparaison ? C'est que, dans la seule faculté de théologie de Leipzig, allemande et protestante, il y a une activité de science religieuse *supérieure à celle que je sais exister dans les 86 séminaires départementaux de France, y compris les quatre facultés de théologie de l'Etat : la Sorbonne, Bordeaux, Aix et Lyon.* En France, la routine est partout, *elle tue la science religieuse*, qu'elle *immobilise* dans un enseignement *uniforme* que cent maîtres répètent comme des perroquets ; en Allemagne, le mouvement spontané et libre donne à la science religieuse un caractère *progressif* qui la met au niveau de la culture du temps ; et je suis très frappé ici de la considération qu'obtiennent, dans le monde lettré, les travaux, les ouvrages de science religieuse, *qui, en France, n'ont pas le moindre crédit.* Du reste, *ils n'existent pas en France.* La religion ne s'affirme que par son caractère *politique* ou *cultuel* ; et sur ce terrain, elle ne fait que s'attirer de nouveaux échecs. Ici, elle s'affirme sur le terrain scientifique, historique, philosophique, littéraire, avec un incalculable éclat ; et elle jouit, je vous l'assure, d'une très haute considération »

Lettre de Gœttingen, 21 juillet 1882 : « Chose étrange ! Je trouve ce pays protestant plus religieux que nos pays latins, catholiques de nom, sceptiques de fait. Les mœurs y sont faciles... mais sans aucun raffinement de vice... Grâce à leurs Universités, ils sont aussi beaucoup plus instruits que nous ; et leur science religieuse, historique, critique, est sans comparaison la plus développée qui existe aujourd'hui dans la civilisation moderne. »

Lettre de Tubingue, 9 septembre 1882 : « Plus de 350 étudiants suivent les cours de théologie protestante ; les catholiques n'ont que 150 élèves. Chose merveilleuse ! Professeurs et disciples vivent dans la plus parfaite harmonie, entre protestants et catholiques. Point de polémique acerbe ; point de violence, mais une grande courtoisie dans les rapports. Nous sommes loin, vous le voyez, de nos catholiques français, qui ne songent qu'à se manger pieusement les uns les autres, pour la plus grande gloire de leur Eglise. Du reste, j'ai observé en général, dans l'Allemagne, une bien plus grande liberté et un bien plus grand esprit de tolérance que dans nos pays latins. J'ai pu encore étudier à Tubingue l'organisation matérielle et la discipline morale sous laquelle les étudiants en théologie, destinés au sacerdoce, sont élevés. Cela ne ressemble en rien à nos séminaires français. Chez nous, le clergé est élevé dans une sorte de caserne, séparé du monde, séquestré des autres étudiants ; ici, rien de pareil, les jeunes théologiens ont bien une maison où ils vivent en commun, mais ils ne reçoivent pas là leur enseignement ; ils vont à l'université comme leurs collègues ; ils

sont mêlés à eux; ils n'ont pas d'habit qui les distingue trop, et ils peuvent sortir librement à de certaines heures. En France, nous avons toujours eu peur que les mauvais ne gâtent les bons; en Allemagne, ils pensent que les vrais bons sont, comme le diamant, incorruptibles, et qu'ils peuvent et qu'ils doivent améliorer les mauvais. »

Lettre de Paris, 8 octobre 1882: « Je fais ce travail (volume sur *les Allemands)* sans concevoir la moindre illusion sur la légèreté et l'indifférence de l'opinion publique. *Elle est en proie à l'esprit de secte, et toute voix indépendante ne peut tout au plus réussir qu'à l'exaspérer.* Mais ce qui est dit est dit; et si l'on parle au nom de la vérité, on arrive tôt ou tard à être utile... Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. »

* **Une discussion entre M. Mignot, archevêque d'Albi, et M. Turinaz, évêque de Nancy.** — M. Turinaz a publié une brochure intitulée: « Les périls de la foi et de la discipline dans l'Eglise de France à l'heure présente », brochure dans laquelle il attaque les courants nouveaux qui se manifestent soit dans le clergé, soit chez les laïques, au point de vue de l'apologétique, de l'exégèse, de la critique historique, du socialisme chrétien, etc. M. Turinaz est résolument conservateur, et il ne craint pas de signaler les personnalités qui lui paraissent dangereuses, entre autres M. Fonsegrive, directeur de la *Quinzaine*. M. Mignot a pris la défense de M. Fonsegrive, et il croit nécessaire de mettre la théologie et la défense des choses de l'Eglise à la hauteur des besoins nouveaux. Les deux esprits et les deux méthodes sont donc en contradiction manifeste. Q'en faut-il conclure? Que l'épiscopat français est divisé? Non. Deux évêques sont divisés, et rien de plus; chacun en a quatre ou cinq de son parti en secret, les 75 autres ne pensent pas. Ce que l'on peut prévoir, c'est que M. Turinaz l'emportera numériquement et administrativement, et que, par son aveuglement d'ancien régime, il perdra la papauté comme les de Sèze et les de Polignac ont ruiné la monarchie. D'autre part, M. Mignot, qui veut sauver la papauté plus qu'il ne veut sauver l'Eglise, ne la sauvera pas, d'abord parce que la papauté, qu'il n'a pas étudiée à fond, est une erreur qui doit disparaître; ensuite parce que les demi-mesures qu'il propose ne peuvent avoir d'autre efficacité que celle d'un emplâtre sur une jambe de bois. Dans les deux cas, c'est l'effondrement: question de temps.